



PETIT COURRIER DES DAMES,

JOURNAL DES MODES.

AVIS ESSENTIEL. — La mode d'hommes du 25 paraîtra, à l'avenir, le 30, et la planche des chapeaux du 10, sera jointe au Numéro du 15.

MODES.

ON ne peut se décider à adopter les costumes d'été pour les promenades. Au Bois, aux Tuileries, les schalls, les fourrures et même les manteaux se font apercevoir. C'est sous tous ces amples préservatifs du froid qu'il faut aller découvrir les étoffes à la mode; encore ne se permet-on aujourd'hui que des tissus épais et soyeux: les gros de Naples imprimés, les chalys, les soieries brochées, forment la majorité des toilettes. Le lundi, jour en vogue pour se rendre à l'exposition, on voit au Salon beaucoup de costumes composés d'une robe en mousseline de laine ou en foulard, mantille de dentelle noire, capote en crêpe, ornée d'un bouquet de fleurs; force pèlerines pareilles à la robe, garnies autour d'une dentelle noire, ainsi que nous l'avons déjà dit.

— Pour toilette de dîner ou de petites soirées, rien de plus gracieux qu'une robe

en mousseline de soie, mousseline-cache-mire ou autres étoffes du jour, ayant des manches courtes, à double sabot descendant jusqu'aux coudes, et corsage demimontant. Sur le cou une petite écharpe en blonde ou dentelle noire, nouée en guise de sautoir, et dont les bouts ne dépassent pas la ceinture. Des mitaines en filet noir, dont quelques-unes ont le haut garni d'un petit *plissé* de ruban qui forme ruche autour du coude. Une natte de cheveux placée en couronne sur la tête, et le front traversé par une petite chaîne ou filet en or bruni, ornement très-simple et qui, en demi-toilette, remplace les ferronnières.

— Des robes en gros de Naples, à dessins chinés, ont, au bas du second sabot de leurs manches courtes, une dentelle noire formant manchette et retombant sur le bras nu. Autour du corsage décolleté, une mantille de dentelle noire venant s'arrêter au milieu de la poitrine par un nœud de couleur assorti aux nuances de la robe.

— On fait des collerettes de corsage en

tulle brodé qui ont la même disposition que les blondes portées cet hiver sur les robes de soie. Ce sont de doubles garnitures retombant sur les manches et diminuant en formant cœur sur la poitrine et sur le dos. Cette espèce de corsage-ceinture se place sur tous les genres de robes, et leur donne beaucoup d'élégance. Lorsqu'on veut les rendre plus parés, on les orne d'un nœud au-dessus de l'épaule. On en fait beaucoup en tulle uni, festonné en crête de coq. Chaque coque est formée par un large dessin à jour. Quelques-uns sont tout composés de ce que l'on appelle en broderie des *roues*. Ce genre est particulièrement joli par sa légèreté et son effet.

— Ce même genre de broderie s'emploie aussi beaucoup pour garniture de bonnet, ce qui sied très-bien pour négligé : la transparence de ces dessins à jour étant presque aussi douce que celle de la blonde, les rubans de gaze qui s'y mêlent font un ensemble charmant.

— On voit force petits bonnets de tulle noir. Ils ont le haut du fond ouvert de manière à laisser passer les coques ou nattes de cheveux. Le tour de cette ouverture est bordé de pointes de rubans de satin rose. Le devant est garni d'une ruche de tulle noir soutenue en dessous par une rangée de pointes de satin rose, qui se trouve ainsi placée entre la ruche et les cheveux, et est plus avantageuse à la physiologie. Sur le côté du bonnet, au-dessus de la ruche, un nœud qui remplit l'espace entre la garniture du devant et la couronne de pointes roses qui entoure l'ouverture du fond. Ces petits bonnets sont gracieux ; ceux garnis en rubans vert clair sont particulièrement jolis et ont l'air distingué.

— Les mantelets en mousseline ou tulle brodé, doublés en couleur, deviennent nombreux. Lorsqu'ils sont ainsi doublés et ornés de nœuds de rubans sur le devant, on ne les passe pas sous la ceinture. Beaucoup de ces mantelets sont garnis d'antennes dentelles. On a trouvé ainsi le

moyen d'employer les dentelles très-hautes devenues inutiles depuis plusieurs années. Une dentelle d'un quart de hauteur, peut très-bien se mettre autour d'un mantelet ; elle garnit les côtés du dehors et le bas. Une petite dentelle ou une ruche borde les côtés de l'intérieur.

— On fait aussi des mantelets en dentelle ou blonde noire, doublés de rose. Une haute garniture autour, et sur le devant une rangée de nœuds roses. On en voit en tulle noir uni, n'ayant que les garnitures en dentelle.

— Une jeune dame se faisait remarquer ces jours derniers au Salon, par l'ingénieuse façon d'un mantelet de dentelle noire, et la coupe nouvelle d'un chapeau gris, fort élégant. Nous savons, et nous n'en sommes pas étonnées, que ces deux objets viennent des magasins de M^{me} Beau, rue Neuve du Luxembourg, n^o 10. C'est aussi de cet établissement qui se distingue par l'invention et le bon goût, que sortent ces jolies glaneuses paille, cabas, que M^{me} Beau fait coudre dans ses ateliers, et auxquelles elle a su donner une forme gracieuse et toute particulière.

— Voici le moment où le repos des bruyans plaisirs de l'hiver va laisser à l'imagination de plus doux soins pour délasser la vie, où des occupations simples et amusantes vont ajouter aux charmes d'un intérieur paisible, et remplir ces longues journées d'été où maints travaux agréables partagent les divertissemens de la campagne. Aussi, dans cet instant, nous croyons pouvoir annoncer avec un double intérêt, un petit ouvrage charmant, concernant les ouvrages les plus à la mode dans nos salons d'aujourd'hui. On y trouve des définitions si précises pour exécuter les nombreux objets représentés dans les planches jointes à cet ouvrage ; tous les élémens nécessaires pour les imiter y sont indiqués avec tant de clarté, qu'on peut le considérer comme une précieuse ressource pour toutes les personnes qui s'adonnent à ce genre de

distraction. L'ouvrage de M. Bobin, intitulé : *Traité de Peinture sur bois blanc d'Écosse et de Spa**, comprend tous les procédés employés jusqu'à ce jour pour les décorer, tels que : la gouache-aquarelle, la brosse, ou peinture orientale, le véritable laque de Chine en relief ou sans relief; l'imitation du laque du Japon, colorié ou avec incrustation de nacre; les différentes imitations anglaises et françaises, la peinture sur papier de riz, la chiffonnie en toile et en papier, pour imiter les vases de porcelaine de Chine; le décalage des lithographies en noir, en couleur et rehaussées en blanc, ainsi que des gravures, des dessins blancs réservés sur un fond noir; les meilleurs procédés pour peindre sur bois, à l'huile, à l'aquarelle, l'encre de Chine, la seppia, la mine de plomb, etc.; le genre étrusque, l'imitation des fers de Berlin, avec des cachets de cire noire; la manière de les préparer, avec un procédé très-détaillé pour les vernir, ainsi que la composition des vernis, mordans, encolages, etc.

LA

LAMPE DE SAINT-JUST.

(SUITE.)

A quinze mois de ce jour, Jean de Lille-Jourdain était assis sur un coussin aux pieds de la belle Rasselinde de la Baume. Elle écoutait avec amour les récits qu'il lui faisait de ses premières courses aventureuses, et la mère de Jean, la superbe Isabelle de Levis, les considérait tous deux en souriant. C'était un groupe charmant que cette jeune fille blonde et frêle couchée dans un large fauteuil d'é-

bène où sa robe blanche et souple la dessinait mollement, et ce beau jeune-homme, presque à genoux devant elle, comme devant une sainte image; elle, les yeux inclinés sur lui; lui, les yeux levés sur elle; Rasselinde, souriant et heureuse d'être aimée, l'écoutant parce qu'il parlait, et non pour ce qu'il disait; l'écoutant pour sa voix et non pour ses paroles; Jean, heureux de la voir, et dont le regard pensait plus loin qu'à l'heure présente, car le lendemain ils devaient se marier, et à côté d'eux, comme un ange gardien, la dame de Lille-Jourdain se contemplant dans son ouvrage, car c'était elle dont les soins finissaient par cette union les vieilles querelles des sires de Lille-Jourdain et des seigneurs de la Baume.

Le jour commençait à baisser. C'est l'heure où les fleurs donnent tous leurs parfums, où les fades chaleurs du printemps vibrent à l'horizon en larges et pâles éclairs; c'est le tems où la nature est si abondante en énivremens, qu'on se plaît au repos et au silence, de crainte de la troubler; aussi Jean et Rasselinde étaient-ils devenus silencieux. Jean, la tête appuyée sur les genoux de Rasselinde; elle, la main dans les cheveux de Jean; tous deux ivres de la même ame, ainsi que du même air et de la même lumière; tous deux oublieux de toute autre vie que de la leur, ne pensant même plus aux dévorantes dévastations de la peste qui depuis quelques mois abattait comme un ardent faucheur les tremblantes populations de la Langue-d'Oc. C'était un de ces momens ineffables qui font de la plus folle et de la plus pauvre jeunesse un meilleur tems que de la vieillesse la plus riche et la plus prudente.

A ce moment la porte de la salle gothique s'ouvrit, et une femme voilée s'y présenta. Jean se leva vivement; et, désagréablement interrompu dans ses longues pensées, il demanda rudement à cette inconnue ce qu'elle voulait.

— Jean de Lille-Jourdain, lui dit-elle

* A Paris, chez Robin Père et Fils, fabricans de Tabletterie française et étrangère, rue de Choiseul, n° 12, au coin du boulevard des Italiens.

presque solennellement, cette belle enfant n'est-elle pas Rasselinde, ta fiancée?

A cette voix, la jeune fille tressaillit, et d'un œil inquiet parcourut le visage troublé de Jean. Prévoyant quelque triste confidence d'un amour délaissé, elle se prit de peur pour son bonheur, et des larmes lui vinrent aux yeux. Jean répondit brièvement :

— Oui, elle est ma fiancée!

— Bien! dit la femme voilée avec quelque chose d'un vœu satisfait. Et aussitôt elle retourna vers la porte, et l'ayant fermée soigneusement, revint se placer devant Rasselinde. Elle parut la considérer attentivement à travers son voile; puis laissant tomber ses paroles une à une, comme si elle réfléchissait tout haut :

— Oh! certes, dit-elle, elle est belle, plus belle que je n'avais espéré.

— Que vous importe? s'écria l'impatient jeune-homme.

— Ce qu'il m'importe? reprit l'inconnue avec un léger tressaillement, c'est que je suis assurée, en la voyant si belle, que l'amour qu'elle t'inspire n'est pas une de ces affections frivoles qui se brisent sans déchirement. Ce qu'il m'importe? continua cette femme, en élevant la voix et en se retournant vers Jean, c'est que ce sera un effroyable supplice pour toi que la pensée de la quitter.

— La quitter! s'écria violemment le sire de Lille-Jourdain. Que nous veut cette femme? et qui l'a laissé entrer au château?

— Ce que je te veux? reprit-elle, je veux t'avertir d'un danger qui vous menace, toi et ta belle fiancée; d'un projet de vous séparer qui a été conçu par un implacable ennemi.

— Il n'est pas d'ennemis qui puissent m'atteindre ou que je craigne, répondit fièrement le chevalier, à l'abri de mes remparts et de mon épée; fût-ce le comte de Foix, fût-ce Armagnac, fût-ce le roi de France lui-même.

— Cet ennemi, reprit l'inconnue, n'est

cependant qu'une pauvre femme, et, malgré tes remparts et ton épée, elle tient en ses mains sa vengeance aussi inévitable, aussi sûre que celle de Dieu.

En disant ces mots, elle s'avança vers Rasselinde, et Jean de Lille-Jourdain se jeta entre elles la main sur son poignard. Un effroi singulier se glissa dans son cœur; et bien qu'il ne parût pas raisonnable de craindre une femme seule et sans doute insensée, cependant un triste pressentiment l'agita, et sa voix tremblait lorsqu'il s'écria :

— Enfin, qui es-tu? que veux-tu?

— Qui je suis? répondit-elle gravement, je suis Diana Marrechi; ce que je veux? c'est ta vie!...

Rasselinde, à ces paroles, poussa un cri d'effroi, et Jean, tout-à-fait rassuré et honteux du mouvement de crainte qui l'avait agité, la mesura avec un sourire dédaigneux; mais elle, continuant, s'écria avec un amer enthousiasme :

— Oui, je suis Diana Marrechi, qui s'est traînée à tes genoux en te demandant de lui laisser attendre son fiancé, nue sous la pluie et le vent, nue sur une pierre; je suis Diana Marrechi, que tu as repoussée du pied.

— Assez, assez! reprit le sire de Lille-Jourdain; sortez, ou je vais vous faire jeter hors ce château par mes valets.

— Ils n'oseraient, répondit amèrement Diana.

— C'est donc moi qui le ferai! s'écria le chevalier; et aussitôt il s'avança vers Diana, et la saisissant par le bas, il voulut l'entraîner hors de la salle; mais elle, à son tour, prenant la main de Jean, la serra avec une rage convulsive, et la froissant entre les siennes, sembla s'attacher à lui. Cependant Jean était près de la faire sortir. Lorsqu'elle s'arrêta soudainement.

— Eh bien! je sortirai, dit-elle, je sortirai! mais accorde-moi une grâce; laisse-moi revoir ta fiancée; pour tout le mal que tu m'as fait, cette dernière faveur! Oh! tu peux tenir ma main, je te

jure sur mon ame que je ne l'approcherai pas ; seulement que je la vois une dernière fois.

Aussitôt Diana et Jean s'avancèrent vers Rasselinde qui s'était réfugiée, tremblante, dans les bras de la dame de Lille-Jourdain. La jeune fille considérait Diana avec un effroi insurmontable ; Jean, lui-même, tout en la retenant violemment par la main, lui obéissait par une sorte de repentir vague. A ce moment, et lorsqu'un silence profond s'était établi entre toutes ces personnes, Diana, arrivée en face de Rasselinde, leva son voile, et poussant Jean vers la jeune fille, elle lui cria :

— Rasselinde de la Baume, voici Jean de Lille-Jourdain, votre fiancé, que vous présente Diana Marrechi !

A ces paroles, à ce mouvement, la foudre sembla avoir éclaté sur la tête de ces infortunés. Jean quitta convulsivement la main qu'il tenait, Rasselinde tomba à genoux, et la dame de Lille-Jourdain resta immobile et glacée. Diana se prit à rire.

— Eh bien ! sire de Lille-Jourdain, s'écria-t-elle, où sont tes remparts et ton épée, contre la vengeance d'une pauvre femme ? Misérable, qui me regardes avec des yeux stupides ! oui, c'est vrai, je suis pestiférée, et tu portes en toi les germes de ta mort. Oh ! vois donc maintenant comme ta fiancée est belle ! Non, Joëz n'était pas si beau, sur mon ame !

Rasselinde, égarée, voulut se jeter dans les bras de Jean, mais lui, l'évitant avec terreur, s'écria :

— Oh ! ne m'approche pas !... je ne suis plus ton fiancé !... Va-t'en ! va-t'en !

— C'est mon fiancé, à moi ! dit Diana en s'élançant vers lui ; regarde, Rasselinde, comme je l'aime !

Et aussitôt, s'attachant à lui comme un serpent, elle l'enlaga de ses bras, couvrant son front et ses lèvres de baisers hideux, hurlant comme une hyène qui déchire sa proie ; et pendant cette horrible lutte, ni la mère, ni la maîtresse de Jean n'osèrent

lui porter secours. Elles le voyaient se débattre sous ces affreux embrassemens, et ne savaient que pleurer et crier. Des valets accoururent, qui, à l'aspect de Diana, restèrent immobiles sur les portes, n'osant pas s'approcher de leur misérable maître. Enfin Jean termina cet épouvantable combat d'un coup de poignard qu'il adressa droit au cœur de Diana.

Pendant la lutte, la dame de Lille-Jourdain avait fait vœu d'une lampe au bienheureux Saint-Just, si son fils échappait à ce danger. La donation de six pièces de vignes, faite aux chanoines de l'église pour l'entretien de cette lampe, rapporte en effet que Jean fut sauvé par l'intercession de ce saint ; mais elle ajoute qu'il perdit l'usage de la main gauche que Diana lui avait mordue avec fureur. C'est sans doute cette circonstance qui valut à ce seigneur le nom de sire de la Main-Morte, sous lequel il est plusieurs fois désigné dans le récit des guerres des peuples de la Langue-d'Oc contre les Anglais.

(EUROPE LITTÉRAIRE.)

PEINTURE.

M^{me} Empis.

Bornés par les limites de notre feuille, nous n'avons pu que jeter un coup-d'œil incomplet sur le Salon. Un aperçu général, quelques remarques sur les principaux tableaux, c'est tout ce que notre cadre nous permettait d'offrir. Mais avant de clore ce sujet si vivement agité depuis quelque tems, dans tous les genres de monde et de littérature, nous devons à M^{me} Empis une mention toute particulière inspirée par l'admiration que l'on doit aux talens, et l'intérêt qui s'attache toujours à une femme distinguée.

L'art du paysagiste est tout entier dans la pratique, la théorie devient inutile

pour une imitation exacte de la nature. Combien peu de peintres sont pénétrés de cette vérité presque banale ; les uns imaginent le feuillage brun , les autres bleu , celui-là gris , celui-ci rouge , chacun suivant sa fantaisie ou son école. M^{me} Empis qui a exposé cette année plusieurs grandes toiles , n'est pas tombée dans un défaut qui dépare des ouvrages de talent : elle a peint les arbres tels qu'ils sont , et sa couleur est aussi vraie que son dessin : voilà bien des feuilles , des taillis , des clairières. La *Forêt* est un morceau achevé , harmonieux sans recherche et hardi sans être bizarre ; les écorces et les branches sont traitées avec le même bonheur que les masses vertes parmi lesquelles l'ombre et la lumière contrastent habilement. L'arbre qui s'élève sur le premier plan produit un effet de perspective que remarquent les yeux les moins exercés. La *Vallée de Fleury* manque de profondeur , et quoique l'eau soit limpide , les bois ont quelque chose de lourd et de mat que M^{me} Empis a évité ailleurs. Dans la *Vue prise dans les bois de Meudon* , les qualités essentielles du paysage méritent d'incontestables éloges , et M^{me} Empis s'est montrée coloriste au plus haut degré. La *Marine* n'est pas tout-à-fait irréprochable ; le rivage est terne et le château de Dieppe mal assis ; mais la mer , les vagues , l'horizon , les nuages , toutes ces parties sont bonnes , et on sent bien l'approche du gros tems ; il n'est pas facile de remplir une toile avec de l'eau et du ciel. M^{me} Empis a besoin d'étudier maintenant une nature plus neuve et plus sauvage ; l'Auvergne , la Suisse , les Pyrénées , où sont les magnifiques tableaux , les inspirations pittoresques , sa palette ne défaudra pas.

Album.

La circonstance la plus extraordinaire , est celle où se trouva placée une actrice de l'Opéra , M^{lle} Madeleine Maupin , liée avec Jérôme James , maître d'armes. Elle devint une de ses meilleures élèves , et rendit son nom célèbre par la bizarrerie des aventures que ce talent masculin lui attira. Étant à un bal de l'Opéra , déguisée en homme , Madeleine Maupin se prit de querelle avec trois officiers qu'elle appela en duel. Elle se battit sous un réverbère , et coucha sur le carreau ses trois adversaires. Puis rentrant dans le bal , où se trouvait le comte d'Artois , elle lui conta ce qui venait de lui arriver , et obtint de lui la promesse de ne pas être inquiétée pour cette affaire. Plusieurs dames de l'Opéra furent également élèves de Jérôme. Sophie Arnould , connue par ses bons mots , fut du nombre. On assure que les nombreuses infidélités du comte Lorrain , son amant , la forcèrent une fois de mettre l'épée à la main pour châtier une insolente rivale. — C'est dans ce sujet qu'a été puisée la pièce de *Sophie Arnould* , qui se joue tous les soirs au théâtre du Palais-Royal. M^{lle} Déjazet a la plus grande part du succès de cette pièce.

— *Caius Gracchus* , ou *le Sénat et le peuple* , tragédie en cinq actes , par M. Th^{rs} d'Artois , a été représentée à la Comédie Française. — On y voit une grande scène de Forum , de grands sentimens patriotiques , l'intérêt de Rome dominant toutes les situations , les tourmens de la femme de Gracchus , au moment d'une émeute , etc. , etc. ; en somme une pièce qui a passé sans opposition et sans applaudissemens.

— Il y a par le monde une ville où l'on se livre depuis bien long-tems aux mélodies et aux amours. C'est la Venise des barcarolles , la Venise de M. Alfred de Musset , île de sable longue et étroite où Lord

Byron exerçait ses coursiers ; il y a aussi la cloche de Saint-Marc , puis le palais où fut écrit Manfred , puis tous les vieux souvenirs du gouvernement des doges. C'est dans tout cela qu'on a été chercher *le Gondolier*, représenté à l'Opéra-Comique.

Malgré d'aussi poétiques élémens , la pièce n'a eu qu'un demi-succès. Les auteurs MM. Champeaux et Bréan.

— M^{me} Pasta vient de traverser Paris pour se rendre à Londres , où Bellini l'accompagne.

— A Bayonne, un *Alcide* que tout Paris a vu au théâtre de la Porte-Saint-Martin , est tombé de la corde où il était suspendu , à une grande élévation au-dessus du parterre. Il s'est brisé le corps. Aucun des spectateurs n'a été blessé.

ANGLETERRE. — *Othello* a été représenté au théâtre de Covent Garden avec toutes les couleurs locales désirables. Un Roscius africain , natif du Sénégal , M. Aldridge , habitué depuis long-tems à jouer le rôle de noir dans les pièces telles qu'*Othello*, *Zamga*, *Gambia*, *Mungo*, etc., sur les théâtres d'Edimbourg , de Dublin et de Bath , où il recevait de fréquens applaudissemens , s'est hasardé sur l'une des premières scènes de Londres dans le rôle d'Othello.

— M^{lle} Taglioni est arrivée à Londres , et Paganini y est attendu de nouveau , bien que sa retraite définitive ait été annoncée positivement par les journaux français et anglais.

— *Ali-Baba*, musique de M. Gomez , succédera bientôt à *Gustave III* à l'Académie royale de Musique.

— On avait dit que M. Harel s'était offert pour se charger de la direction de l'Opéra. Il reste à la Porte-St-Martin.

Ce théâtre , qui , depuis plusieurs années , s'était traîné avec peine , sous diverses administrations plus ou moins malencontreuses , s'est relevé par le zèle , l'activité et les talens de M. Harel , et se maintient dans un cours de prospérité où il n'était

jamais parvenu. Un fait en est la preuve irrécusable. Depuis près de six mois , deux pièces nouvelles , *Perinet Leclerc* et *Lucrèce Borgia* ont seules soutenu ce spectacle , avec l'aide de quelques-uns des ouvrages plus anciens qui avaient obtenu le plus de succès. Hier encore la remise des *Deux Forçats* et *Trente Ans de la vie d'un Joueur* ont fait chambrée complète. Mais tout s'use , et pour prévenir les inconvéniens de la satiété , l'habile directeur prépare plusieurs nouveautés : le *Paradis des Voleurs* sera joué sous peu de jours. C'est sans doute la suite de l'*Auberge des Adrets*. *Catherine II*, *Béatrix*, lui succéderont immédiatement.

— Les débuts de Rubini et de Tamburini au théâtre italien de Londres ont été signalés par des événemens d'un mauvais augure pour la suite de ces représentations lyriques. On devait donner d'après l'affiche , le premier acte du *Barbier* et le premier du *Pirate* : après avoir joué les trois premières scènes , sans femme , du *Barbier* , la toile s'est baissée pour se relever bientôt et montrer le ténor par excellence chantant une plaintive romance. Le public a manifesté alors sa mauvaise humeur , et M. La porte , directeur , est venu déclarer qu'une indisposition de M^{lle} Démeri l'empêchait de donner le spectacle annoncé. Les spectateurs ont exigé que l'argent fût rendu , et John-Bull est sorti remboursé , mais furieux et désappointé.

— Après avoir satisfait à son engagement avec l'Angleterre , Rubini quittera Londres le 10 juin pour se rendre à la foire de Sinigaglia , où il doit chanter , avec M^{me} Ungher et les deux bassi Conselli et Porto , le *Pirate* et *Moïse*.

— M^{me} Méric-Lalande , en ce moment à Madrid , doit partir bientôt pour Milan , où elle a un engagement au grand théâtre.

— Il y a quelques jours que des ouvriers étant occupés à déblayer les ruines de quelques vieux bâtimens dans le *Mint yard* , à York , où l'on se propose de tracer une nouvelle rue , atteignirent une

pierre renversée de trois pieds de long environ et de deux pieds de large ; ils la soulevèrent et virent sur l'autre côté une inscription romaine, dont chaque lettre est encore intacte, et que de curieuses sculptures, également bien conservées, entourent comme ornement. *Deo sancto Serapi templum a solo fecit Cl' : Hieronymianus leg leg' o'j o'ict'.* « Ce temple, » consacré au dieu Sérapis, fut érigé par » Clodius Hieronymianus, légat ou lieutenant de la valeureuse sixième légion. » On peut conjecturer d'après cela que ce curieux morceau de sculpture ancienne a près de 1,700 ans. Il est en ce moment déposé dans l'une des salles de Guild Hall.

— M^{me} Malibran débutera à King's Théâtre.

Allemagne. Berlin.—Le gouvernement vient de rendre une ordonnance qui interdit dans les états prussiens la contrefaçon de tous les ouvrages publiés dans un des états de la confédération germanique.

Italie. Rome, 18 mars.—Le cardinal Galeffi s'est rendu dernièrement au Capitole pour inspecter le monument érigé à la mémoire de Canova. Ce beau morceau de sculpture avait été confié par le dernier pontife au sculpteur Fabris qui l'a exécuté d'une manière digne de son talent et de sa renommée. Sur le piédestal est la sculpture, embrassant la peinture et l'architecture, et déplorant avec elles la perte de leur favori. A ses pieds repose le génie de l'harmonie, contemplant sa lyre muette et brisée. Canova est représenté assis, appuyé contre un buste de Minerve, mais dans l'attitude d'un homme prêt à se lever sous l'inspiration de quelque soudaine conception qu'il est impatient d'animer et de perpétuer avec son ciseau.

— ENTRE ONZE HEURES ET MINUIT.
Tome premier : *devant la cheminée*, par E. de Saint-Hilaire ; tome deux : *un Coin de Salon*, par Alphonse Brot ; 2 volumes ornés de vignettes ; prix : 15 fr. Chez Hippolyte Souverain, éditeur. Nous rendrons compte de cet ouvrage dans un de nos prochains numéros.

Annonces.

Nouveaux Corsets brevetés d'invention. — Ces corsets sont d'un tissu en fil retort, sans aucunes coutures, d'une forme très-gracieuse et, pour ainsi dire, moulée d'après nature. Le plus grand éloge en est fait par les médecins, qui, malgré leur antipathie pour les corsets, ne peuvent s'empêcher d'approuver ceux de M. Werly.

Les personnes éloignées peuvent les recevoir sans les essayer ; il suffit d'envoyer les quatre mesures ci-après : 1° largeur de poitrine, d'une épaule à l'autre ; 2° tour de la ceinture ; 3° tour du corps, sur les hanches ; longueur, entre le dessous du bras et la ceinture.

S'adresser à M. Werly, fabricant de corsets sans coutures, rue Saint-Denis, n° 162.

— *Rue de Cléry*, n° 9, ÉTABLISSEMENT GYMNASTIQUE-ORTHOPÉDIQUE pour guérir les difformités de la taille des jeunes Demoiselles et pour fortifier leur santé, fondé et rédigé par M^{me} Masson, de La Malmaison, fondatrice et directrice de l'Etablissement Gymnastique-Orthopédique de la Maison Royale de Saint-Denis.

L'établissement de la rue de Cléry, n° 9, est ouvert tous les jours d'une heure à cinq. Il y a des séances particulières pour les Dames, de neuf heures à une.

Nota. M^{me} Masson de La Malmaison prévient le public qu'elle ne dirige et n'a jamais dirigé aucun des Gymnases de Pensions de Paris, et qu'elle ne forme et n'a jamais formé d'élèves pour la Gymnastique.

A ce Numéro est jointe la planche 968.

LE PETIT COURRIER DES DAMES paraît tous les cinq jours, avec huit gravures par mois.
Prix de la Souscription : pour un trimestre, Paris, 9 fr. — Département 9 fr. 50 c. — Étranger, 10 fr. Avec une couverture, 50 centimes de plus par trimestre.
On s'abonne au Bureau du PETIT COURRIER DES DAMES, *Boulevard des Italiens*, n° 2, L, et chez tous les Directeurs des Postes des Départemens.
Les lettres et envois doivent être adressés *franc de port.*

Modes de Paris.



Petit Courrier des Dames.
 Boulevard des Italiens N^o. 21. près le passage de l'Opéra.
Modes de Long-Champs.

*Chapeau en paille de riz des Modes de M^{me} Robert Mare rue Meunier. Redingote
 en gros de Naples brodé des Modes de M^{me} Armand rue du Cloître St. Jacques N^o. 20.
 Echarpe en filot et en Cachemire.*

M. S. and Co. 34. Rathbone Place a London.



Petit Courrier des Dames.
Boulevard des Italiens N.º 1. près le passage de l'Opéra.
Modes de Long-champs
Habit à revers arrondis sur la poitrine. Redingote à schall en velours.
des M^{rs} de M^{rs} Schouart, rue d'Amboise.

M. S. and y. Fuller, 34, Rathbone Place a London

Ayuntamiento de Madrid

jou
trè
des
sag
la
me
eff

con
tre
et
qu
po
des
Le
vé
vo
pa
Ce
sie
ve
de